



**HAL**  
open science

## Les espaces vides : preuves d'absences ou absences de preuves ? Une brève introduction

Jean-Marc Pétillon, Jessie Cauliez

### ► To cite this version:

Jean-Marc Pétillon, Jessie Cauliez. Les espaces vides : preuves d'absences ou absences de preuves ? Une brève introduction. Hiatus, lacunes et absences : identifier et interpréter les vides archéologiques. Actes du 29e Congrès préhistorique de France, 31 mai-4 juin 2021, Toulouse, Session Les espaces vides : preuves d'absences ou absences de preuves?, Société préhistorique française, pp.3-4, 2024. hal-04536830

**HAL Id: hal-04536830**

**<https://hal.science/hal-04536830>**

Submitted on 8 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

## Les espaces vides : preuves d'absences ou absences de preuves ? Une brève introduction

Jean-Marc PÉTILLON et Jessie CAULIEZ

Au sein du 29<sup>e</sup> Congrès préhistorique de France, la session « Espaces vides » avait pour objectif d'interroger spécifiquement la représentation différentielle des implantations humaines et des témoignages anthropiques sur le territoire. En effet, on le sait, les cartes de répartition de sites pré- et protohistoriques présentent bien souvent des densités très contrastées, avec des zones de semis serrés mises en regard de quasi-déserts archéologiques, ou côtoyant ceux-ci.

Partout ces déséquilibres suscitent les mêmes interrogations : reflètent-ils des réalités de peuplement, de dynamiques d'implantation ? Ou matérialisent-ils une conservation différentielle des gisements, un biais de prospection et de diagnostic des sites et des séries, voire simplement l'intensité plus ou moins grande de l'activité archéologique et de la diffusion des résultats ? Dans ce même congrès, la session « Hiatus, lacunes et absences : reflets de pratiques archéologiques ou réalités ? », organisée par C. Marcigny, V. Riquier et J. Vanmoerkerke, traitait d'ailleurs spécifiquement de la question de l'état de la recherche comme clé d'interprétation des vides.

Ces questions de déséquilibre entre vides et pleins se retrouvent à toutes les échelles géographiques, de la plus locale (pourquoi, au sein d'un même territoire, certaines implantations de sites semblent-elles privilégiées ?) à la plus globale (pourquoi certaines parties du monde sont-elles surreprésentées dans l'écriture des grands scénarios de la Préhistoire humaine ?).

Et ces constats ont ensuite des implications dans toutes nos lectures sociales des données archéologiques. Des vides, des manques dans l'espace peuvent être interprétés comme l'illustration de réseaux de diffusion, d'échange ou de transfert culturel qui dysfonctionnent, et à ce dysfonctionnement on cherchera une cause : des mises en concurrence entre groupes sociaux, entre grands pôles de production par exemple. Ces vides peuvent aussi être interprétés comme l'illustration du fort poids d'un déterminisme géographique (des reliefs

contrastés, des zones aux ressources peu accessibles et difficilement contrôlables) qui empêche la propagation d'une idée, des biens ou des personnes et qui, de fait, va jouer sur les questions de géographie culturelle et de représentativité de tel ou tel phénomène. On pourra aussi lire ces vides et ces manques à travers le prisme de l'orientation culturelle : pas d'implantation dans un lieu, pas de propagation d'une identité culturelle dans une zone, un refus d'une innovation dans un espace, parce que ni le lieu, ni l'identité, ni l'innovation ne sont conformes aux normes imposées par un ou des groupes sociaux. Enfin, ne lit-on pas souvent que les vides ou les manques dans l'espace sont liés à des phénomènes de frontières sociales et culturelles ? Les absences sont ainsi souvent mises en regard de « pôles d'influence » attractifs, décrits comme ayant un centre et des périphéries ; dans ces périphéries se joueraient des phénomènes de frontières, d'oppositions, de barrières, permettant potentiellement des absences.

Caractériser et comprendre les espaces vides se révèle donc une démarche particulièrement fondamentale pour toutes nos interprétations anthropologiques. Or, plusieurs évolutions en cours depuis des années dans notre discipline ont changé notre façon d'entrevoir ces problèmes. Le développement des approches géomorphologiques a considérablement enrichi notre compréhension des potentialités de préservation des sites suivant leur contexte naturel. L'afflux de données issues de l'archéologie préventive, mais aussi le réexamen de séries anciennes de dates absolues, et la réalisation de nouvelles mesures chronométriques dans le cadre de larges programmes de datation ont modifié notre vision du peuplement ancien de nombreux territoires. Enfin, l'internationalisation de la recherche place désormais au premier plan de la Pré- et Protohistoire mondiale des régions jusque-là tenues pour marginales, qu'il faut investir ou réinvestir à la lumière des nouvelles approches. Ce travail de déconstruction de nos lacunes géographiques nous rapproche paradoxa-

lement de l'identification des « vrais » vides archéologiques : ceux qui résistent à l'analyse.

Sur les seize communications présentées lors de cette session (dont cinq le furent dans un format « poster », à la durée plus réduite), huit ont abouti à une publication dans les actes du congrès. Cette sélection ne résulte pas d'un choix des organisateurs, mais essentiellement du fait que certains auteurs n'avaient pas la disponibilité suffisante pour respecter des délais de publication relativement contraints – une difficulté aussi courante que compréhensible, même si elle prive hélas le lecteur d'une partie des apports de cette session... À moins que, et nous l'espérons, certains de ces travaux ne débouchent sur une publication sur d'autres supports !

Puisqu'il est question du « recrutement » de cette session, précisons d'ailleurs que l'ensemble des travaux présentés ici correspond à des propositions spontanées de la part des auteurs – le principe de cette session « varia », voulu par les organisateurs du congrès, était d'accueillir de façon ouverte les communications qui traitaient de la question des espaces vides mais n'avaient pas forcément de place dans des sessions aux thèmes plus ciblés. Le nombre des propositions, leur qualité et leur cohérence montrent que nous sommes nombreux à être confrontés aux mêmes questionnements.

Les huit articles de cette session offrent ainsi une série d'études de cas s'étendant du Paléolithique au Néolithique, centrées sur la France mais avec des excursions dans l'Europe du sud-est et au Soudan, et insistant toutes sur l'importance de l'interdisciplinarité pour répondre à la question de l'interprétation des vides.

Ainsi, P. Bodu et H.-G. Naton détaillent l'exceptionnelle séquence paléolithique du site des Bossats, à Ormesson (Seine-et-Marne), et explorent les raisons taphonomiques qui pourraient expliquer la grande discrétion de l'Aurignacien au sein d'une succession d'occupations s'étendant du Moustérien au Solutréen.

Plus au sud, les Landes de Gascogne font l'objet de l'article de J.-C. Merlet et D. Vignaud. Dans ce territoire longtemps considéré comme ayant été un désert humain pendant l'essentiel de la Préhistoire, les résultats de plusieurs décennies d'archéologie forestière indiquent au contraire l'existence d'un peuplement pérenne, au moins depuis la fin de l'époque glaciaire.

C'est précisément à la dernière partie de cette période glaciaire que s'intéressent J.-M. Pétillon et ses collaborateurs : synthétisant la chronologie absolue de l'occupation magdalénienne du Bassin aquitain, ils mettent en évidence les lacunes dont elle est marquée et discutent de leur interprétation en termes de peuplement humain, en lien possible avec les variations climatiques.

En écho, C. Pallier et ses collaborateurs apportent des éléments de réflexion nouveaux sur l'interprétation des absences et lacunes à l'échelle du versant nord-pyrénéen, en se fondant notamment sur la séquence de référence du site du Mas d'Azil (Ariège) et sur une approche articulant géoarchéologie, géomorphologie, archéologie, karstologie et historiographie.

Avec l'article de L. Bruxelles et ses collaborateurs, la question des espaces vides se déplace vers les parois des grottes : des recherches récentes en karstologie, nourries d'apports multidisciplinaires, montrent l'importance des phénomènes de biocorrosion dans les cavités et invitent à réinterpréter dans cette perspective l'absence d'art pariétal paléolithique dans certaines zones.

Dans un autre contexte géographique, S. Kačar et E. Podrug nous offrent une étude de cas sur les biais qui peuvent entraîner la sous-représentation de certaines phases : le réexamen et la reprise de fouille du site de Konjevrate (Dalmatie) permettent de mettre en évidence des phases d'occupation (Épigravettien et Néolithique récent) jusqu'ici non identifiées sur un gisement qui fut initialement attribué au seul Néolithique ancien.

Analysant le contraste entre pleins et vides au sein de l'ensemble mégalithique néolithique qui s'étend du Quercy à l'Ardèche, R. Azémar invite à dépasser l'interprétation par le seul déterminisme géographique. Il insiste au contraire sur l'importance d'une approche multiscalaire pour mobiliser toute la diversité des facteurs qui influent sur le contrôle du territoire.

Enfin, O. Langlois et ses collaborateurs, à partir de leurs travaux sur le Néolithique final et la période Pré-Kerma au Soudan, offrent un exemple probant de hiatus chronologique illusoire, lié en particulier aux conditions de conservation des sites (ici, notamment, au rôle de la déflation). Les implications de ce résultat, crucial pour notre compréhension de la séquence culturelle régionale, illustrent toute l'importance de la réévaluation des vides archéologiques.

Nous terminerons bien sûr cette introduction en remerciant chaleureusement toutes les personnes qui ont rendu possible la tenue de cette session et sa publication : avant tout, bien évidemment, l'ensemble des auteurs, qui ont accepté de se plier d'abord aux contraintes du congrès en visioconférence, puis à celles d'un calendrier de publication serré ; P. Bodu et S. Ducasse, qui ont accepté d'endosser le rôle de modérateurs de cette session ; les participants, spectateurs et discutants, qui sont venus enrichir les échanges autour de chaque communication ; les rapporteurs des manuscrits, qui ont consacré leur temps et leur énergie à en améliorer la qualité scientifique ; les correctrices et maquettistes qui en ont assuré le traitement ; et bien sûr l'ensemble des responsables de l'organisation scientifique et pratique de ce 29<sup>e</sup> congrès.

**Jean-Marc PÉTILLON**  
CNRS, UMR 5608 TRACES, université  
Toulouse Jean-Jaurès, Toulouse, France  
jean-marc.petillon@cnr.fr

**Jessie CAULIEZ**  
CNRS, UMR 5608 TRACES, université  
Toulouse Jean-Jaurès, Toulouse, France  
jessie.cauliez@cnr.fr